

NOUS QUI SOMMES SANS CRAINTE¹

Carcasse, tu trembles? Tu
tremblerais bien davantage,
si tu savais où je te mène.
TURENNE.

I. [343.]

NOTRE SÉRÉNITÉ. — Le plus important des événements récents, — le fait « que Dieu est mort », que la foi en le Dieu chrétien a été ébranlée — commence déjà à projeter sur l'Europe ses premières ombres. Du moins pour le petit nombre de ceux dont le regard, dont la méfiance du regard, sont assez aigus et assez fins pour ce spectacle, un soleil semble s'être couché, une vieille et profonde confiance s'être changée en doute : c'est à eux que notre vieux monde doit paraître tous les jours plus crépusculaire, plus défiant, plus étrange, plus « vieux ». On peut même dire, d'une façon générale, que l'événement est beaucoup trop grand, trop lointain, trop éloigné de la compréhension de tout le monde pour qu'il puisse être question du bruit qu'en a fait la *nouvelle*, et moins encore pour que la foule puisse déjà s'en rendre compte — pour qu'elle puisse savoir ce qui s'effondrera, maintenant que cette foi a été minée, tout ce qui s'y dresse, s'y adosse et s'y vivifie :

(1) Extrait du chapitre cinquième du *Gay Savoir*, ajouté par Nietzsche à la deuxième édition du volume, en 1887. Une version française en sera publiée l'année prochaine.

par exemple toute notre morale européenne. Cette longue suite de démolitions, de destructions, de ruines et de chutes que nous avons devant nous : qui donc la devinerait aujourd'hui suffisamment pour être l'initiateur et le devin de cette énorme logique de terreur, le prophète d'un assombrissement et d'une obscurité qui n'eurent probablement jamais leur pareil sur la terre ? Nous-mêmes, nous autres devins de naissance, qui restons comme en expectative sur les sommets, placés entre hier et demain, haussés parmi les contradictions d'hier et de demain, nous autres premier-nés, nés trop tôt, du siècle à venir, nous qui *devrions* apercevoir déjà les ombres que l'Europe est en train de projeter : d'où cela vient-il donc que nous attendions nous-mêmes, sans un intérêt véritable, et avant tout sans souci ni crainte, la venue de cet obscurcissement ? Nous trouvons-nous peut-être encore trop sous les *premières conséquences* de cet événement ? — et ces premières conséquences, à l'encontre de ce que l'on pourrait peut-être attendre, ne nous apparaissent nullement tristes et assombrissantes, mais, au contraire, comme une espèce de lumière nouvelle, difficile à décrire, comme une espèce de bonheur, d'allègement, de sérénité, d'encouragement, d'aurore... En effet, nous autres philosophes et « esprits libres », à la nouvelle que « le Dieu ancien est mort », nous nous sentons illuminés d'une aurore nouvelle ; notre cœur en déborde de reconnaissance, d'étonnement, d'appréhension, et d'attente, — enfin l'horizon nous semble de nouveau libre, en admettant même qu'il ne soit pas clair, — enfin nos vaisseaux peuvent de nouveau mettre à la voile, voguer au-de-

vant du danger, tous les coups de hasard de celui qui cherche la connaissance sont de nouveau permis ; la mer, *notre* pleine mer s'ouvre de nouveau devant nous, et peut-être n'y eut-il jamais une mer aussi « pleine ». —

2. [345.]

LA MORALE EN TANT QUE PROBLÈME. — Le manque d'individus s'expie partout ; une personnalité affaiblie, mince, éteinte, qui se nie et se renie elle-même, n'est plus bonne à rien, — et, moins qu'à toute autre chose, à faire de la philosophie. Le « désintéressement » n'a point de valeur au ciel et sur la terre ; les grands problèmes exigent tous le *grand amour*, et il n'y a que les esprits vigoureux, circonscrits et sûrs qui en soient capables, les esprits à base solide. Il y a une grande différence si un penseur prend personnellement position en face de ses problèmes, de telle sorte qu'il trouve en eux sa destinée, sa peine et aussi son plus grand bonheur, ou s'il s'approche de ses problèmes d'une façon « impersonnelle » : c'est-à-dire s'il n'y touche et ne les saisit qu'avec des pensées de froide curiosité. Dans ce dernier cas il n'en résultera rien, car une chose est certaine, les grands problèmes, en admettant même qu'ils se laissent saisir, ne se laissent point *garder* par les êtres au sang de grenouille et par les débiles. Telle fut leur fantaisie de toute éternité, — une fantaisie qu'ils partagent d'ailleurs avec toutes les braves petites femmes. — Or d'où vient que je n'ai encore rencontré personne, pas même dans les livres, personne qui se placerait devant la morale comme si elle était quelque chose d'individuel,

qui ferait de la morale un problème et de ce problème sa peine, sa souffrance, sa volupté et sa passion individuelles? Il est évident que jusqu'à présent la morale n'a pas été un problème; elle a été, au contraire, le terrain neutre, où, après toutes les méfiances, les dissentiments et les contradictions, on finissait par tomber d'accord, le lien sacré de la paix, où les penseurs se reposent d'eux-mêmes, où ils respirent et revivent. Je ne vois personne qui ait osé une critique des évaluations morales, je m'aperçois même, dans cette matière, de l'absence des tentatives de la curiosité scientifique, de cette imagination délicate et hasardeuse des psychologues et des historiens, qui anticipe souvent sur un problème, qui le saisit au vol sans savoir au juste ce qu'elle tient. A peine si j'ai découvert quelques rares essais de parvenir à une *histoire des origines* de ces sentiments et de ces appréciations (ce qui est tout autre chose qu'une critique et encore autre chose que l'histoire des systèmes éthiques): dans un cas isolé j'ai tout fait pour encourager un penchant et un talent portés vers ce genre d'histoire — je constate aujourd'hui que c'était en vain. Ces historiens de la morale (qui sont surtout des Anglais) sont de mince importance: ils se trouvent généralement encore, de façon ingenuë, sous les ordres d'une morale définie; ils en sont, sans s'en douter, les porte-bouclier et l'escorte. Ils suivent en cela ce préjugé populaire de l'Europe chrétienne, ce préjugé que l'on répète toujours avec tant de bonne foi et qui veut que les caractères essentiels de l'action morale soient l'altruisme, le renoncement, le sacrifice de soi-même, la pitié, la compassion. Leurs

fautes habituelles, dans leurs hypothèses, c'est d'admettre une sorte de consentement entre les peuples, au moins entre les peuples domestiqués, au sujet de certains préceptes de la morale et d'en conclure à une obligation absolue, même pour les relations entre individus. Si, au contraire, ils se sont rendu compte de cette vérité que, chez les différents peuples, les appréciations morales sont *nécessairement* différentes, ils veulent en tirer la conclusion que *toute* morale est sans obligation. Les deux points de vue sont également enfantins. La faute des plus subtils d'entre eux c'est de découvrir et de critiquer les opinions, peut-être erronées, qu'un peuple pourrait avoir sur sa morale ou bien les hommes sur toute morale humaine, soit des opinions sur l'origine de la morale, la sanction religieuse, le préjugé du libre arbitre, etc. et de croire qu'ils ont, de ce fait, critiqué cette morale elle-même. Mais la valeur du précepte « Tu dois » est foncièrement différente et indépendante de pareilles opinions sur ce précepte, et de l'ivraie d'erreurs dont il est peut-être couvert : de même l'efficacité d'un médicament sur un malade n'a aucun rapport avec les notions médicales de ce malade, qu'elles soient scientifiques ou qu'il pense comme une vieille femme. Une morale pourrait même avoir son origine dans une erreur : cette constatation ne ferait même pas toucher au problème de sa valeur. — La *valeur* de ce médicament, le plus célèbre de tous, de ce médicament qu'on appelle morale n'a donc été examinée jusqu'à présent par personne : il faudrait, pour cela, avant toute autre chose, qu'elle fût *mise en question*. Eh bien ! c'est là précisément notre œuvre. —

3. [351.]

A L'HONNEUR DES NATURES DE PRÊTRES. — Je pense que les philosophes se sont toujours tenus le plus éloignés de ce que le peuple entend par sagesse (et qui donc, aujourd'hui, ne fait pas partie du « peuple » ? —), de cette prudente tranquillité d'âme avachie, de cette piété et de cette douceur de pasteur de campagne qui s'étend dans un pré et qui *regarde* la vie en ruminant d'un air sérieux ; peut-être était-ce parce que les philosophes ne se sentaient pas assez peuple, pas assez pasteur de campagne. Aussi seront-ils peut-être les derniers à croire que le peuple *puisse* comprendre quelque chose qui est aussi éloigné de lui que la grande *passion* de celui qui cherche la connaissance, qui vit sans cesse dans les nuées d'orage des plus hauts problèmes et des plus dures responsabilités, qui est forcé d'y vivre (qui n'est donc nullement contemplatif, en dehors, indifférent, sûr, objectif...). Le peuple honore une tout autre catégorie d'hommes, lorsqu'il se fait, de son côté, un idéal du « sage », et il a mille fois raison de rendre hommage à ces hommes avec les paroles et les honneurs les plus choisis : ce sont les natures de prêtre douces et sérieuses, simples et chastes, et tout ce qui est de leur espèce ; — c'est à eux que vont les louanges que prodigue à la sagesse la vénération du peuple. Et envers qui le peuple aurait-il raison de se montrer plus reconnaissant, si ce n'est envers ces hommes qui sortent de lui et demeurent de son espèce, mais comme s'ils étaient sacrifiés et choisis, *sacrifiés* pour son bien — ils se croient eux-mêmes sacrifiés à Dieu — ? devant lesquels il peut

impunément verser son cœur, se *débarrasser* de ses secrets, de ses soucis et de choses pires encore (— car l'homme qui « se communique » se débarrasse de lui-même, et celui qui a « avoué » oublie). Ici s'impose une grande nécessité : car pour les immondices de l'âme aussi il est besoin de canaux d'écoulement et d'eaux propres et propriantes, il est besoin de rapides fleuves d'amour et de cœurs vaillants, humbles et purs, qui se prêtent à un tel service sanitaire non public, qui se sacrifient — car c'est bien là un sacrifice, un prêtre reste et demeure un sacrificateur d'hommes. Le peuple considère ces hommes sacrifiés et silencieux, ces hommes sérieux de la « foi » comme des *sages*, c'est-à-dire comme ceux qui ont gagné la science, comme des hommes « sûrs » par rapport à sa propre incertitude : qui donc voudrait lui enlever ce mot et cette vénération ? — Mais, inversement il est juste que, parmi les philosophes, le prêtre, lui aussi, soit encore considéré comme un homme du « peuple » et non comme un homme qui « sait », avant tout parce qu'il ne croit pas lui-même que l'on puisse « savoir », et parce que cette croyance négative et cette superstition sentent leur « populaire ». C'est la *modestie* qui s'inventa en Grèce le mot « philosophe », et qui laissa aux comédiens de l'esprit le superbe orgueil de s'appeler sages, — la modestie de pareils monstres de fierté et d'indépendance comme Pythagore et Platon. —

4. [362.]

NOTRE FOI EN UNE VIRILISATION DE L'EUROPE. — C'est à Napoléon que nous le devons (et nulle-

ment à la Révolution française qui cherchait la « fraternité » entre les peuples et les universelles effusions fleuries) si nous pouvons prévoir maintenant une suite de quelques siècles guerriers, qui n'aura pas son égale dans l'histoire, en un mot, si nous sommes entrés dans *l'âge classique de la guerre*, de la guerre scientifique et en même temps populaire, de la guerre faite en grand (de par les moyens, les talents et la discipline qui y seront employés). Tous les siècles à venir jetteront sur cet âge de perfection un regard plein d'envie et de respect : — car le mouvement national dont sortira cette gloire guerrière n'est que le contre-coup de l'effort de Napoléon et n'existerait pas sans Napoléon. C'est donc à lui que reviendra un jour l'honneur d'avoir refait un monde dans lequel *l'homme*, le guerrier en Europe, l'emportera, une fois de plus, sur le commerçant et le « philistin » ; peut-être même sur « la femme » cajolée par le christianisme et l'esprit enthousiaste du dix-huitième siècle, plus encore par les « idées modernes ». Napoléon qui voyait dans les idées modernes et, en général, dans la civilisation, quelque chose comme un ennemi personnel, a prouvé, par cette hostilité, qu'il était un des principaux continuateurs de la Renaissance : il a remis en lumière toute une face du monde antique, peut-être la plus définitive, la face de granit. Et qui sait si, grâce à elle, l'héroïsme antique ne finira pas quelque jour par triompher du mouvement national, s'il ne se fera pas nécessairement l'héritier et le continuateur de Napoléon : — de Napoléon qui voulait, comme on sait, l'Europe Unie pour qu'elle fût *la maîtresse du monde*.

5. [362.]

COMMENT CHACUN DES DEUX SEXES A SES PRÉJUGÉS SUR L'AMOUR. — Malgré toutes les concessions que je suis prêt à faire aux préjugés monogames, je n'admettrai jamais que l'on puisse parler chez l'homme et chez la femme de droits *égaux* en amour : ces droits n'existent pas. C'est que par amour, l'homme et la femme entendent chacun quelque chose de différent, — et c'est une des conditions de l'amour chez les deux sexes que l'un ne suppose *pas* chez l'autre le même sentiment. Ce que la femme entend par amour est assez clair : complet abandon de corps et d'âme (non seulement dévouement), sans égards ni restrictions. Elle songe, au contraire, avec honte et frayeur à un abandon où se mêleraient des clauses et des restrictions. Dans cette absence de conditions son amour est une véritable *foi*, et la femme n'a point d'autre foi. — L'homme, lorsqu'il aime une femme, exige d'elle cet amour-là, il est donc, quand à lui-même, tout ce qu'il y a de plus éloigné des hypothèses de l'amour féminin ; mais en admettant qu'il y ait aussi des hommes auxquels le besoin d'un abandon complet ne serait pas étranger, eh bien, ces hommes ne seraient pas — des hommes. Un homme qui aime comme une femme devient esclave ; une femme, au contraire, qui aime comme une femme, devient une femme plus accomplie... La passion de la femme, dans son absolu renoncement à ses droits propres, suppose précisément qu'il n'existe *point*, de l'autre côté, un sentiment semblable, un pareil besoin de renonciation : car, si tous deux renonçaient à eux-mêmes

par amour, il en résulterait — je ne sais quoi, peut-être l'horreur du vide ? — La femme veut être prise, acceptée comme propriété, elle veut se fondre dans l'idée de « propriété », de « possession » ; par conséquent elle désire quelqu'un qui *prend*, qui ne se donne et ne s'abandonne pas lui-même, qui, au contraire, veut et doit enrichir son « moi » — par une adjonction de force, de bonheur, de foi, par quoi la femme se donne elle-même. La femme se donne, l'homme prend, — je pense que l'on ne passera par-dessus ce contraste naturel ni par des contrats sociaux, ni même avec la meilleure volonté de justice : quoiqu'il paraisse désirable de ne pas toujours avoir devant les yeux ce qu'il y a de dur, de terrible, d'énigmatique et d'immoral dans cet antagonisme. Car l'amour, l'amour complet et grand, figuré dans toute sa plénitude, c'est de la nature et, en tant que nature, quelque chose « d'immoral » en toute éternité. — La *fidélité* est dès lors comprise dans l'amour de la femme, par définition, elle en est une conséquence ; chez l'homme l'amour *peut* parfois entraîner la fidélité, soit sous forme de reconnaissance ou comme idiosyncrasie du goût, ce qu'on a appelé « affinité élective », mais elle ne fait pas partie de la *nature* de son amour, — et cela si peu que l'on peut presque parler d'une antinomie naturelle entre l'amour et la fidélité chez l'homme : lequel amour est un désir de possession et *nullement* un renoncement et un abandon ; cependant le désir de possession finit chaque fois par la *possession*... De fait, c'est le désir subtil et jaloux de l'homme qui s'avoue rarement et de façon tardive cette « possession », ce qui fait durer encore son amour ; dans ce cas

il est même possible que l'amour grandisse après l'abandon — l'homme se refuse à avouer que la femme n'a plus rien à lui « abandonner ». —

6. [368.]

LE CYNIQUE PARLE. — Mes objections contre la musique de Wagner sont des objections physiologiques : pourquoi me donnerai-je la peine de les déguiser de formules esthétiques ? Je me base sur le fait que je ne respire plus librement lorsque cette musique agit sur moi, qu'immédiatement mon *pied* se fâche et se révolte contre elle. — Mon pied éprouve le besoin de suivre une mesure, un air de danse ou de marche, il demande avant tout à la musique les ravissements que procurent une *bonne* démarche, un pas, un saut, une pirouette. — Mais n'y a-t-il pas aussi mon estomac qui proteste ? mon cœur ? ma circulation du sang ? mes entrailles ? Est-ce que je ne m'enroue pas insensiblement ? — Je me demande donc : que *veut* au fond mon corps de la musique en général ? Je crois que c'est un *allègement* : comme si toutes les fonctions animales devaient être accélérées par des rythmes légers, hardis, effrénés et orgueilleux ; comme si la vie de bronze et de plomb devait être dorée par des harmonies claires, bonnes et tendres. Ma mélancolie veut se reposer dans les cachettes et les abîmes de la *perfection* : c'est pour cela que j'ai besoin de musique. Que m'importe les crampes de son extase morale dont le « peuple » se satisfait ! Et tous les gestes abracadabrants du comédien ?... On le devine, j'ai un naturel essentiellement antithéâtral, mais Wagner, tout au contraire, était essentiellement homme de théâtre et comé-

dien, lui le plus enthousiaste mimomane qu'il y ait jamais eu, même en tant que musicien !... Et, pour ne le dire qu'en passant : si Wagner s'est réclamé de la théorie que « le drame est le but, la musique n'en est toujours que le moyen », en *pratique* il affirmait, du commencement à la fin, « l'attitude est le but, le drame, et même la musique, n'en sont toujours que les moyens ». La musique sert à accentuer, à renforcer, à interioriser le geste dramatique et l'extériorité du comédien, et le drame wagnérien n'est qu'un prétexte à de nombreuses attitudes dramatiques. Wagner avait, à côté de tous les autres instincts, les instincts dominants d'un grand comédien, partout et toujours et, comme je l'ai indiqué, aussi comme musicien. — J'ai une fois fait comprendre cela, avec une certaine difficulté, à un brave wagnérien, et j'avais des raisons pour ajouter encore : « Soyez donc un peu honnête envers vous-même, nous ne sommes pas au théâtre ! Au théâtre on n'est honnête qu'en tant que masse ; en tant qu'individu on ment, on se ment à soi-même. On se laisse soi-même chez soi, lorsque l'on va théâtre, on renonce au droit de parler et de choisir, on renonce à son propre goût, même à sa bravoure telle qu'on la possède et l'exerce envers Dieu et les hommes, entre ses propres quatre murs. Personne n'apporte au théâtre le sens le plus subtil de son art, pas même l'artiste qui travaille pour le théâtre : c'est là que l'on est peuple, public, troupeau, femme, pharisien, électeur, concitoyen, démocrate, prochain, c'est là que la conscience individuelle se soumet encore au charme niveleur du « plus grand nombre », c'est là qu'agit la bêtise lascive et contagieuse, que règne

le « voisin », c'est là que l'on *devient* voisin... » (J'oubliais de raconter ce que mon wagnérien éclairé répondit à mes objections physiologiques : « Vous n'êtes donc, tout simplement, pas assez bien portant pour notre musique ! ») —

7. [374.]

NOTRE NOUVEL « INFINI ». — Savoir jusqu'où va le caractère perspectif de l'existence ou même savoir si l'existence possède encore un autre caractère, si une existence sans explication, sans « raison », ne devient pas de la « déraison », si, d'autre part, toute existence n'est pas essentiellement *explicative* — c'est ce qui, comme de juste, ne peut pas être décidé par les analyses et les examens de l'intellect les plus assidus et les plus minutieusement scientifiques : l'esprit humain, durant cette analyse, ne pouvant faire autrement que de se voir sous ses formes perspectives et *uniquement* ainsi. Il nous est impossible de tourner notre angle du regard : il y a une curiosité sans espoir à vouloir connaître quelles autres espèces d'intellects et de perspectives il *pourrait* y avoir, par exemple, s'il y a des êtres qui peuvent concevoir le temps en arrière, ou tour à tour en avant et en arrière (par quoi on obtiendrait une autre direction de vie et une autre conception de la cause et de l'effet). J'espère, cependant, que nous sommes au moins, de nos jours, assez éloignés de ce ridicule manque de modestie de vouloir décréter de notre coin que ce n'est que de ce coin que l'on a le *droit* d'avoir des perspectives. Le monde, au contraire, est devenu pour nous une seconde fois infini : en tant que nous ne pouvons pas réfuter

la possibilité qu'il *contienne des interprétations à l'infini*. Encore une fois le grand frisson nous prend, — mais qui donc aurait envie de diviner de nouveau, immédiatement, à l'ancienne manière, ce monstre de monde inconnu? Adorer peut-être dès lors cet inconnu objectif, comme un inconnu subjectif? Hélas, il y a trop de possibilités d'interprétations *non divines* qui font partie de cette inconnue, trop de diableries, de bêtises, de folies d'interprétations, — sans compter la nôtre, cette interprétation humaine, trop humaine que nous connaissons...

8. [375.]

POURQUOI NOUS SEMBLONS ÊTRE DES EPICURIENS. — Nous sommes prudents, nous autres hommes modernes, prudents à l'égard des dernières convictions ; notre méfiance se tient aux aguets contre les ensorcellements et les duperies de conscience qu'il y a dans toute forte croyance, dans tout *oui* ou *non* absolu : comment expliquer cela ? Peut-être qu'il faut y voir, pour une bonne part, la circonspection de l'enfant qui s'est brûlé, de l'idéaliste désabusé, mais pour une autre et meilleure part la curiosité, pleine d'allégresse, de celui qui autrefois attendait au coin des rues, qui poussé au désespoir par son coin, s'enivre et s'exalte maintenant — par contraste avec les « coins » — dans l'infini sous l'horizon libre. Une tendance presque épicurienne, de chercher la connaissance, se développe ainsi, une tendance qui ne laisse pas échapper facilement le caractère incertain des choses ; de même une antipathie contre les grandes phrases et les attitudes morales, un goût qui refuse

tous les contrastes lourds et grossiers et qui a conscience, avec fierté, de son habitude des réserves. Car c'est *cela* qui fait notre orgueil, cette légère tension des guides, tandis que notre impétueux besoin de certitude nous pousse en avant, l'empire que, dans ses courses les plus sauvages, le cavalier a sur lui-même : car, avant comme après, nous chevauchons les bêtes les plus fougueuses, et, si nous hésitons, c'est le danger, moins que toute autre chose qui nous fait hésiter...

9. [377.]

NOUS AUTRES SANS-PATRIE. — Parmi les Européens d'aujourd'hui il n'en manque pas qui ont un droit à s'appeler, dans un sens distinctif et qui leur fait honneur, des sans-patrie : c'est à eux que je mets particulièrement sur le cœur ma secrète sagesse, ma *gaya scienza*. Car leur sort est dur, leur espoir incertain, il faut un tour de force pour leur inventer une consolation — mais à quoi bon ! Nous autres enfants de l'avenir, comment *saurions-nous* être chez nous dans cet aujourd'hui ! Nous sommes défavorables à tout idéal qui pourrait encore être familier à quelqu'un en ce temps de transition fragile et brisé ; pour ce qui en est de la « réalité » de cet idéal nous ne croyons pas à sa *durée*. La glace qui aujourd'hui peut encore supporter un poids s'est déjà fortement amincie : le vent du dégel souffle, nous-mêmes, nous autres sans-patrie, nous sommes quelque chose qui brise la glace et d'autres « réalités » trop minces... Nous ne « conservons » rien, nous ne voulons revenir à aucun passé, nous ne sommes absolument pas « libéraux », nous ne travaillons pas pour

« le progrès », nous n'avons pas besoin de boucher nos oreilles pour ne point entendre les sirènes de l'avenir qui chantent sur la place publique. — Ce qu'elles chantent : « Droits égaux ! », « Société libre ! », « Ni maître ni serviteurs ! » cela ne nous attire point ! — en somme, nous ne trouvons pas désirable que le règne de la justice et de la concorde soit fondé sur la terre (puisque ce règne serait, en tous les cas, le règne de la médiocratie et de la chinoiserie), nous prenons plaisir à tous ceux qui, comme nous, aiment le danger, la guerre et les aventures, ceux qui ne se laissent point accommoder et raccommode, concilier et réconcilier, nous nous comptons nous-mêmes parmi les conquérants, nous réfléchissons à la nécessité d'un ordre nouveau, et aussi d'un nouvel esclavage — car pour tout renforcement, pour toute élévation du type « homme » il faut une nouvelle espèce d'asservissement — n'en est-il pas ainsi ? Avec tout cela nous nous sentons mal à l'aise dans une époque qui aime à revendiquer l'honneur d'être la plus humaine, la plus charitable, la plus juste qu'il y ait eu sous le soleil. Il est assez triste que ces belles paroles suggèrent d'aussi laides arrière-pensées ! que nous n'y voyions que l'expression — et aussi la mascarade — du plus profond affaiblissement, de la fatigue, de la vieillesse, de la diminution des forces ! En quoi cela peut-il nous intéresser de savoir de quels oripeaux un malade pare sa faiblesse ! Qu'il en fasse parade comme de sa *vertu* — il n'y a pas de doute, en effet, la faiblesse rend doux, ah si doux, si équitable, si inoffensif, si « humain » ! — La « religion de la pitié » à laquelle on voudrait nous convertir

— ah nous connaissons trop bien les petits jeunes gens et les petites femmes hystériques qui, aujourd'hui, ont besoin de se faire un voile et une parure de cette religion ! Nous ne sommes pas des humanitaires ; nous ne nous permettrions jamais de parler de notre « amour pour l'humanité » — nous autres, nous ne sommes pas assez comédiens pour cela ! Ou bien pas assez Saint-Simoniens, pas assez Français. Il faut déjà être affligé d'une dose excessive, toute gauloise, d'irritabilité érotique et d'impatience amoureuse pour s'approcher même encore de l'humanité de façon loyale et avec ardeur... De l'humanité ! Y eut-il jamais plus horrible vieille, parmi toutes les horribles vieilles ? (— à moins que ce ne soit peut-être la « vérité » : une question pour les philosophes). Nous n'aimons pas l'humanité ; mais d'autre part nous sommes bien loin d'être assez « allemands » — tel qu'on emploie aujourd'hui le mot « allemand » — pour être les porte-paroles du nationalisme et de la haine des races, pour pouvoir nous réjouir des maux de cœur nationaux et de l'empoisonnement du sang, qui font qu'en Europe un peuple se barricade contre l'autre, comme si une quarantaine les séparait. Pour cela nous sommes trop libres de toute prévention, trop malicieux, trop délicats, nous avons aussi trop voyagé : nous préférons de beaucoup vivre dans les montagnes, à l'écart, « inactuels », dans des siècles passés ou futurs, ne fût-ce que pour nous épargner la rage silencieuse, à quoi nous nous saurions condamnés si nous étions les témoins oculaires d'une politique qui rend l'esprit allemand stérile, puisqu'elle le rend vaniteux, et

qui est de plus une *petite* politique : — n'a-t-elle pas besoin, pour que sa propre création ne s'écroule pas aussitôt édifiée, de se dresser entre deux haines mortelles ? n'est-elle pas *forcée* de vouloir l'éternisation du système des petits Etats en Europe ?... Nous autres sans-patrie, nous sommes, de race et d'origine, trop multiples et trop mêlés, en tant qu' « hommes modernes » et, par conséquent, peu tentés de participer à cette admiration de soi mensongère que pratiquent les races, à cette impudicité dont, aujourd'hui, l'on fait parade en Allemagne, comme d'une marque de sentiments germaniques, et qui semblent doublement fausses et inconvenantes chez le peuple du « sens historique ». Nous sommes en un mot — et que ce soit notre mot d'ordre ! — *de bons Européens*, les héritiers de l'Europe, les héritiers riches et comblés — riches, mais aussi riches en obligation, héritiers de plusieurs milliers d'années d'esprit européen, comme tels encore, sortis du christianisme et mal disposés à son égard, etc'est précisément parce que nous en sommes sortis, parce que nos ancêtres étaient des chrétiens d'une loyauté sans égale qui, pour leur roi, auraient sacrifié leur bien et leur sang, leur état et leur patrie. Nous — nous faisons de même. Mais pourquoi donc ? Pour notre incrédulité ? Pour toute espèce d'incrédulité ? Non, vous savez cela beaucoup mieux, mes amis ! Le OUI caché en vous est plus fort que tous les NONS et tous les PEUT-ÊTRE dont vous êtes malades, avec votre époque : et s'il faut que vous alliez sur la mer, vous autres émigrants, évertuez-vous en vous-mêmes à avoir — une foi !...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.